

CINQUIÈME CHAPITRE

Le club des Quatre copains

26

Il était trop tard – trop tôt ? – pour rentrer chez soi ; Landy et Jack s'octroyèrent quelques heures de repos au commissariat, couchés dans des lits d'appoint installés dans les combles. Si le lieu n'était guère attrayant, en revanche il se révélait silencieux et une salle d'eau y avait été aménagée dont Landy fut le premier à profiter ce matin-là. Il passa sous l'eau froide pour retrouver toute son énergie, puis séché, rasé et rhabillé il secoua son adjoint pour qu'il se lève à son tour.

Vers sept heures, laissant Jack chanter faux sous la douche, il descendit acheter des croissants chauds dans une boulangerie. A son retour, il fit le plein de café au distributeur.

Les deux hommes s'enfermèrent dans le bureau de Landy, bien décidés à faire le point sur l'ensemble des éléments de l'enquête. Le but étant dorénavant d'éviter un meurtre supplémentaire.

Sur un tableau blanc Jack avait inscrit, au feutre noir, les noms des quatre personnes décédés : Malvalet, Joras, Garini, Mulain. Tout en se régaland d'un croissant croustillant, il rajouta un peu plus bas : lettre anonyme, livre, marque-page, papiers.

Landy n'était pas partant pour ce type de « résumé » mais Jack avait insisté en affirmant que cela pourrait leur éclaircir les idées.

– On sépare les faits importants, ceux qui nous mèneront jusqu'à l'assassin et les faits pas importants, ceux qui nous embrouillent complètement.

– D'accord, Jack. Allons-y ! Tous ces morts, tous ces détails se rattachant les uns aux autres, et pour aboutir à quoi ?

– A des meurtres, chef.

– Bravo, quelle conclusion imparable !

Mû par un éclair de génie comme il lui en arrivait parfois, Jack rajouta un cinquième nom : Deray.

– Par contre, celui-là, le fils Deray, il est toujours vivant, et il est mêlé à l'histoire depuis le début. De près ou de loin.

Jack termina son croissant en éparpillant des miettes dorées autour de lui. Les yeux dans le vague, son mug de café entre les mains Landy demeurait sans réaction.

– *Sans doute la fatigue, songea l'adjoint. L'idée de se faire muter avec le légiste trouillard lui a probablement coupé le sommeil. Et puis dormir dans un lit de camp, franchement, ça n'arrange rien.*

– Chef ! Deray, je parle d'Antoine le père (Jack souligna le nom d'un trait de feutre rouge.) possédait le fameux livre qui atterrit, on ne sait pas comment, chez Joras (Un trait rouge sous le nom.) qui le vend à Malvalet. (Encore un trait rouge.) Euh... j'en étais où déjà ?

– Vous allez user le feutre, Jack. On sait comment ce bouquin a « atterri » chez Joras. Garini, le roi de la cambriole, l'a volé chez Deray et, plus tard, s'en est débarrassé à la médiathèque.

– O.K. ça marche ! Le fils Deray est peut-être le tueur que nous recherchons. Son but est de récupérer ce livre et d'éliminer ceux qui l'ont eu entre les mains. Vous en dites quoi de ma théorie ?

Landy vida son mug de café et grimaça.

– C'est infect. J'en dis que ce livre a été vendu par Joras à Malvalet contre huit cent cinquante euros. On ne tue pas quatre personnes pour une somme aussi minable.

– Et si la vieille fille s'était trompée en se contentant de si peu ?

– L'expert a confirmé ce montant. Bon, admettons que Deray soit notre tueur, où sont les preuves ? Si vous avez la plus petite idée là-dessus je vous écoute ?

Jack ouvrit les bras et les laissa tomber sur ses cuisses dans un geste de défaite totale.

Landy jeta un regard critique sur le tableau.

– On a loupé quelque chose mais quoi ? Toutes les directions que nous suivons nous mènent dans l'impasse : le livre ne vaut rien, le compte bancaire du père Deray était quasiment vide ! Bon sang !

Sous le coup de la colère, Landy balaya, d'un revers de main, tout ce qui se trouvait sur son bureau. Classeurs, dossiers, croissants finirent sur le parquet.

Jack hésita, puis une lueur s'alluma dans son regard.

– Et si on se trompait ? Si Sylvain Deray n'était pas notre tueur mais, au contraire, s'il était la prochaine victime ?

Landy parut interloqué.

– Et dans cette éventualité qui serait le tueur, je vous le demande, Jack ? Vous avez un nom à me donner ?

– Euh, non, chef. J'ai pas ça du tout.

– Alors oubliez ça, par pitié !

– Surtout, Jack, oubliez ça !

Un homme était apparu si soudainement dans le bureau de Suzie qu'elle n'avait pas eu le loisir d'avoir peur. Il lui tournait le dos et semblait surpris de se trouver dans ce lieu inhabituel pour lui : la poupée habillée en bergère et la sorcière suspendue au plafond attiraient son attention.

– C'est quoi cet endroit ? demanda-t-il d'une belle voix de baryton.

Il se retourna et parut étonné de se trouver face à Suzie.

Un mètre quatre-vingts environ, une belle carrure d'épaules, bien planté sur des jambes musclées ; on les devinait sans peine sous le pantalon. Un visage aux yeux sombres mis en valeur par des sourcils bien dessinés, des cheveux noirs coupés très courts, une peau mate.

« *Oh, qu'il est beau ! C'est une réussite totale* », se félicita Suzie qui s'empressa d'engager la conversation.

– Ravie de vous rencontrer, lieutenant Landy ! Je suis Suzie, votre « créatrice ».

Elle lui décocha un sourire charmeur qui le laissa totalement indifférent. Il entra aussitôt dans le vif du sujet :

– Comment est-ce que je peux conclure cette enquête si vous ne m'apportez pas votre aide ? s'énerma-t-il. Vous ne saturez pas avec tous ces cadavres dont même le légiste ne veut plus ? (Il eut un sourire narquois.) La prochaine fois le docteur Gilland viendra vous l'expliquer lui-même.

Je lui ai filé un sale caractère et aucune patience. Bon, il faudra que je le rectifie un peu.

– J'ai préparé le déroulement de l'intrigue, je dois m'y tenir pour écrire ce livre. Essayez de vous mettre un peu à ma place ?

Elle renouvela son sourire charmeur qui échoua pour la seconde fois. Il la montra du doigt.

– Si j'étais à VOTRE place, comme vous dites, je me montrerais plus énergique et je mettrais hors d'état de nuire ce tueur, que VOUS semblez incapable d'arrêter.

– D'accord, d'accord. Vous savez, vous n'êtes pas facile à supporter, vous pouvez me croire !

– C'est vous qui m'avez créé. Assumez !

Vexée, Suzie empoigna la souris et cliqua sur « quitter ». Le dossier se ferma.

Le chantier situé rue du général Brémont était en cours d'achèvement. Depuis près de deux semaines trois villas faisaient l'objet de tous les soins du décorateur qui s'occupait de leurs finitions intérieures. Les salles de bain avaient été carrelées en blanc, en bleu ciel ou en beige pour répondre à la demande des propriétaires. Les cuisines, aménagées à l'américaine, avaient reçu un carrelage mural moderne : mosaïque ou à thème. Après les peintures, effectuées récemment, il ne manquait plus que la moquette à poser et les heureux propriétaires pourraient emménager.

A l'entrée du lotissement, les ouvriers s'activaient sur les deux dernières constructions en utilisant une nouvelle bétonnière. La précédente avait été saisie par la police après le meurtre du chef d'entreprise, Mathias Garini. Dans les jours qui avaient suivi cet affreux événement, un déferlement de policiers en uniforme ou en civil, de politiciens de tous bords et de curieux, avec ou sans chiens, avait provoqué la grogne des ouvriers désireux de terminer leur besogne.

Ce jour-là, l'après-midi débutait à peine qu'un fourgon s'engagea dans le lotissement et roula jusqu'à une villa en voie d'achèvement. En le voyant surgir, des ouvriers s'arrêtèrent de travailler et s'interpellèrent ; quelques-uns lâchèrent la pelle qu'ils tenaient entre leurs mains.

– Hé, le type est de retour ! Appelle les flics, Gerbier, nous on va le cueillir.

Martial descendit de son fourgon et ouvrit les portes arrière de son véhicule ; ses épais biceps dépassant des manches de son tee-shirt noir permettaient d'admirer son tatouage d'aigle royal. Il déchargea une caisse qu'il transporta à bouts de bras à l'intérieur de la villa où seule la moquette manquait encore dans deux pièces spacieuses, le salon et la salle à manger. Les propriétaires pourraient bientôt venir s'installer et inviter la famille, les amis à la pendaison de la crémaillère.

Martial déposa la caisse dans la cuisine tout équipée de meubles en bois blanc ; il alla s'accroupir devant l'évier et ouvrit une petite porte pour récupérer un sac en toile de jute. Quand il se releva, trois ouvriers se tenaient derrière lui.

– Alors, Martial, la voilà la raison de tes fréquentes visites à ton pote Garini. On dirait que c'était pas pour discuter décoration.

Les ouvriers ricanèrent et l'un d'eux arracha le sac des mains du livreur.

– Donne-moi ça ! On veut voir ce que tu magouillais avec ton drôle de copain.

Il retourna le sac sur la table de travail et tous les trois découvrirent une poignée de bijoux, deux liasses de gros billets de banque et un écrin renfermant des petites cuillères en or.

– Hé les gars, ça vaut le coup de bosser sur un chantier ! ironisa l'ouvrier.

– Quand la police nous a dit que ce Garini était un voleur, on s'est souvenu de toi, dit un autre. On leur a dit qu'on garderait un oeil ouvert, au cas où tu reviendrais traîner dans les parages. Moralès, Berton, vous le surveillez, je reviens avec les flics.

Quand l'ouvrier sortit de la villa, Gerbier courut vers lui, son mobile à la main. Dans le lointain, la sirène de la police se faisait déjà entendre.

– Ils ont dû brûler tous les feux rouges pour arriver aussi vite, dit Gerbier. Les keufs semblent pressés de te mettre les bracelets, Martial !

Quelques minutes plus tard, la voiture de Landy entra dans le lotissement et se dirigea droit vers un ouvrier qui agitait les bras. Elle s'arrêta dans un crissement de pneus et Jack et Landy jaillirent du véhicule.

– On a deux hommes qui l'ont coincé là-bas ! leur dit Gerbier en montrant la villa.

– Il avait planqué des objets volés sous l'évier, expliqua l'autre ouvrier. On l'avait vu plusieurs fois avec Garini et, si ça tombe, c'est le Martial qui l'a tué pour garder l'argent.

Alors qu'il parlait, un homme se rua soudain hors de la villa. Il sauta dans son véhicule et démarra sur les chapeaux de roues.

– C'est Martial qui prend la fuite, ne le laissez pas s'échapper ! s'écria Gerbier.

Landy et Jack reprirent leur voiture et démarrèrent alors que, sur le seuil de la villa, apparaissaient deux ouvriers, les yeux larmoyants.

– Moralès ! Berton ! Comment vous avez pu le laisser filer ?

– Il avait planqué une bombe lacrymo dans un tiroir, on n'a rien vu venir. J'ai les yeux qui brûlent ! De l'eau, vite !

Pendant que l'ouvrier et Gerbier allaient chercher de l'eau, les policiers s'étaient lancés à la poursuite du fourgon qui se faufilait dans une circulation assez fluide.

– Il n'ira pas loin, dit Jack tandis que Landy donnait un coup de volant pour éviter un cycliste. On peut le repérer facilement, on n'aura pas de mal à lui couper la route.

Il contacta le commissariat par radio :

– Voiture du lieutenant Landy à la poursuite d'un suspect ! Roulons sur boulevard Leclerc,

direction nord de Saint-Villars. Demandons assistance pour barrer les rues St-Martin et de Provence. Que Kamel et Elsa prennent le boulevard Leclerc, direction sud de Saint-Villars pour se porter à notre rencontre et bloquer la route au suspect.

A cet instant, un break marron vint s'intercaler entre le voleur et les policiers provoquant la colère de Landy.

– Qu'est-ce qu'il vient foutre là le parigot avec son 75 ?

– Ça va aller, chef, on l'a toujours en vue ! Nos voitures se mettent en place et Kamel arrive sur nous. Dans cinq minutes, on aura coincés notre voleur.

Un feu tricolore passa au rouge, les voitures et le fourgon s'arrêtèrent. Landy jeta un regard interrogateur à son adjoint.

– Vous n'avez pas oublié votre arme, Jack ?

D'un geste vif, Jack glissa la main sous son blouson.

– Je l'ai, chef !

Le feu devint vert, le fourgon resta immobile.

– Qu'est-ce qu'il fout, il a calé ?

Le break marron envoya des appels de phares au fourgon, avant de le klaxonner sans retenue.

– Le parigot, ça n'a aucune patience, lâcha Landy. Et le voilà qui met son clignotant pour le doubler. Enfin, ça nous arrange plutôt.

Le break déboîta et dépassa le véhicule arrêté. Landy en profita pour avancer sa limousine jusqu'à toucher le large pare-choc et serra le frein à main.

– On y va !

L'arme au poing, les deux policiers prirent le fourgon en tenaille et se rapprochèrent des portières avant. Landy jeta un coup d'oeil prudent par la vitre.

– Merde ! Il n'est plus là.

Jack venait de faire le même constat. Pendant que son chef lâchait juron sur juron, Jack se retourna et s'efforça de repérer le voleur au milieu de la foule qui se pressait aux abords des magasins. Des couples d'amoureux, des parents avec leurs enfants, des femmes seules, des hommes seuls, mais pas de Martial en vue. Soudain, un bâtiment en pierre blanche attira son attention.

– Le parking aérien, chef ! Il va se procurer une voiture pour nous échapper.

Abandonnant la limousine sur place, Landy et Jack s'élancèrent vers le parking, traversant la foule en brandissant leur carte tricolore et en hurlant « Police ! Laissez passer ! ». La foule s'écarta sur leur passage. Parvenus au pied du bâtiment, ils ouvrirent la porte piétons et s'enfilèrent dans l'escalier. Ils atteignaient le deuxième niveau quand une porte claqua dans les étages supérieurs.

– Jack ! Prenez le troisième niveau, je monte au quatrième et je demande de l'aide.

Tout en grim pant les marches deux par deux, Landy lança un appel sur son mobile.

– Jack et Landy en intervention dans le parking aérien rue des Carmes, demandons assistance pour intercepter un suspect dangereux. Bloquez les sorties du parking avec vos voitures ! Surveillez les issues de secours, que personne n'entre ni ne sorte.

Pourvu que ça se termine sans casse ! s'inquiéta le policier.

Il venait d'accéder au quatrième niveau ; la porte se referma derrière lui en grinçant. Il s'immobilisa, guettant le moindre mouvement qui l'aurait alerté mais l'endroit était désert, totalement silencieux.

Reste sur tes gardes, Sylvère. Ça pue le coup fourré à plein nez.

Son arme à la main, il progressa lentement, frôlant les voitures alignées, redoutant une silhouette embusquée derrière la carrosserie massive d'un SUV. Il se tenait prêt à faire feu à la moindre alerte : Martial avait peut-être récupéré une arme dans la boîte à gants de son fourgon.

Brusquement, Landy entendit un cliquettement résonner contre les parois en béton ; il fit volte-face, le bras tendu, le doigt sur la gâchette... Personne.

Le bruit se répéta ; il provenait de l'autre extrémité du parking.

– Un conducteur qui reprend son véhicule ou Martial qui force une portière ? A moins que...

Landy venait de repérer un panneau bleu sur un mur, signalant des places réservées aux motos.

Le policier fit demi-tour, passa de nouveau devant la porte piétons. Il se sentait de plus en plus nerveux et la sueur lui mouillait le front.

Il est là, tapi dans l'ombre, j'en jurerais.

Landy se rapprochait d'une rampe d'accès quand il entendit le vrombissement d'un moteur que l'on démarre. Soudain, une moto jaillit d'un renforcement et fonça droit sur lui. Landy ne put éviter le violent coup de pied que le pilote de l'engin lui décocha dans les côtes. Il heurta brutalement le coffre d'une voiture, sa tête cogna l'aile, et tout devint noir.

Le reste, c'est Jack qui le lui raconta dans l'ambulance qui le transportait à l'hôpital.

– Au troisième niveau du parking il y a des places réservées pour les clients d'un grand hôtel tout proche et des vigiles assurent la sécurité en permanence. Ils m'ont dit n'avoir rien vu d'anormal mais qu'ils allaient quand même effectuer une ronde pour s'en assurer. Donc je suis monté vous rejoindre. Quand je suis arrivé le Martial vous éclatait contre une bagnole et il a poursuivi droit sur moi. J'ai juste eu le temps de le voir allonger le bras, j'ai dégainé et j'ai tiré. (Jack eut un sourire béat.) Règlement de comptes à Okay Corral ! Vous savez, chef, je m'y suis cru pendant quelques secondes. Bon, le Martial a pris une balle dans l'épaule et il a chuté en bas de sa moto. Nos collègues lui tiennent compagnie dans l'autre ambulance. (Jack parut soudain inquiet.) J'espère qu'on ne vous mettra pas tous les deux dans la même chambre d'hôpital ?

Landy sentait ses côtes le faire souffrir à chaque respiration et son crâne lui faisait l'effet d'un tambour sur lequel quelqu'un n'arrêtait pas de cogner. Il fit un gros effort pour poser la question qui le taraudait.

– Alors il était armé ?

– Non, chef ! Il avait un couteau avec une lame bien large et il avait l'intention de m'en faire profiter. Vous êtes un veinard, vous n'avez eu droit qu'à un simple coup de pied.

Landy aurait voulu éclater de rire mais il n'était pas en état. Il se contenta de tendre le bras à l'infirmier qui brandissait une seringue.

– Ne vous inquiétez pas, chef, ça ne fait pas mal ! le rassura Jack avant de s'évanouir.

* * *

Suzie récupérait la page qui sortait de l'imprimante lorsqu'elle vit apparaître, à nouveau, le lieutenant Landy. Elle redouta l'entrevue qui risquait de mal se passer. Elle n'avait pas tort.

– Je suis absolument désolée, lieutenant. Il fallait un peu d'action pour passionner mes lecteurs et je crains d'avoir été maladroite. (Elle esquissa un sourire.) Vous avez l'air en forme ?

Il tourna légèrement la tête, lui permettant de mieux apprécier le large hématome mauve qui ornait son front.

– Aucun problème, « Suzie ». Un médecin m'a posé trois points de suture au ras des cheveux et un radiologue m'a assuré que deux côtes fêlées ne m'empêcheraient pas de respirer. Pourquoi est-ce que je me plaindrais ? Oh, j'allais oublier Jack, mon cher adjoint, qui fait la roue devant les collègues du commissariat en prétendant m'avoir sauvé la vie.

– Je pense pouvoir arranger ça, s'empressa de dire Suzie qui baissa les yeux devant le regard noir que lui jetait le policier.

– Et moi « Je pense » que vous devriez plutôt essayer les livres pour enfants ! (Landy désigna la sorcière suspendue au plafond et il eut un sourire goguenard.) Dans le rôle principal vous feriez merveille.

– Espèce de mufle !

Suzie s'empara de la souris et leva le bras pour la lui jeter...

Mais Sylvère Landy s'était évaporé.

Le lendemain, Jack arriva au commissariat au lever du soleil ; son supérieur étant hospitalisé, il revenait à son adjoint de gérer les affaires courantes. Jack prit donc place dans le confortable fauteuil de Landy et se consacra sans attendre aux gros dossiers, les plus intéressants à traiter. Dès son retour – au mieux, pas avant plusieurs jours – Landy pourrait se consacrer aux enquêtes sans importance : vols à l'étalage et autres bêtises de pré-ados, afin de reprendre le travail en douceur.

La déception de Jack fut immense lorsque le lieutenant, traînant les pieds, franchit l'entrée du commissariat en fin de matinée. Il se débarrassa de sa veste dans un fauteuil, hésita, et décida de la laisser là où il venait de la jeter.

Jack lui réserva un chaleureux accueil.

– A l'hôpital ils n'auraient pas dû vous laisser sortir dans un état pareil. *Je me serais bien passé de vous durant deux ou trois semaines !* Vous auriez pu en profiter pour vous faire dorloter par les jolies infirmières. *Et puis une camomille à l'heure du goûter, à votre âge ça ne vous aurait pas fait de mal.* Je vais bien m'occuper de vous, chef, promis.

Landy retint un haussement d'épaules, il valait mieux éviter de réveiller la douleur. Il se contenta de croiser les bras sur ses côtes – quelle mauvaise nuit il avait passée, couché sur le dos, à voir et revoir Martial foncer droit sur lui ! – et il proféra un gros mensonge à l'attention de son adjoint :

– A moi aussi vous avez manqué, Jack. Ramenez-moi un café, sans sucre de préférence. (Landy remarqua la pile de feuillets abandonnés sur un coin de son bureau.) Je vois que vous aviez anticipé mon retour, c'est gentil de votre part.

Vexé, Jack préféra couper court à la conversation ; son supérieur n'avait pas prononcé un mot de reconnaissance pour celui qui, la veille, lui avait sauvé la vie. Quel incroyable manque de gratitude !

Il ouvrit la porte pour aller lui chercher son café noir et tomba sur une policière escortant une jeune femme.

– C'est madame Garini qui insiste pour parler au lieutenant Landy.

Jack s'effaça pour laisser entrer la veuve du maçon, Landy lui avança un siège qu'elle refusa.

– Quand allez-vous me rendre le corps de mon mari ? implora-t-elle. J'ai menti à mes parents. Je leur ai dit qu'il s'agissait d'un accident sur un chantier ; ils ne comprennent pas que l'enterrement n'ait pas encore eu lieu.

D'un geste, Jack indiqua un classeur gris à son supérieur.

– Tout est là, chef ! Le légiste a fait parvenir son rapport définitif hier, dans l'après-midi, pendant qu'on courait après le Martial qui vous a démoli le portrait et qui...

– Oui, je me souviens très bien, Jack. Merci, ça ira.

Landy ouvrit le dossier et trouva rapidement le papier qu'il tendit à la veuve.

– Le voici, madame. Je vous prie de nous excuser pour ce retard. Vous allez pouvoir organiser les obsèques de votre époux.

Alors que la veuve prenait le papier, elle aperçut un carton coloré accroché au dossier par un trombone. Elle étouffa un sanglot.

– C'est stupide mais ce bout de papier me rappelle le marque-page de Mathias. Enfin, celui de son club de copains. Quelle tristesse d'avoir perdu un si bon mari !

Madame Garini ouvrit son imposant sac à main pour y chercher un mouchoir ; Jack regretta de ne pouvoir jeter un coup d'oeil sur le fatras qu'il devait renfermer pour paraître aussi lourd. Ceux que possédait sa femme, une douzaine à ce jour, n'offraient aucun intérêt du fait de leur petitesse.

Landy fut intrigué. Que madame veuve Garini soit perturbée n'avait rien d'étonnant étant donné l'épreuve qu'elle traversait, sauf qu'elle venait de prononcer le mot « marque-page » et c'était effectivement de cela qu'il s'agissait.

Il lui montra le carton. En le voyant, elle laissa couler deux grosses larmes.

– Oui, c'est bien le même que possédait mon mari. Où l'avez-vous trouvé ?

– Peu importe, madame. Vous voulez bien nous parler de ce « club » d'amis ?

Jack poussa la chaise vers la veuve qui, cette fois, prit place.

Les deux policiers échangèrent un regard entendu et Landy encouragea madame Garini :

– Je vous en prie, nous vous écoutons !

– Cela remonte aux années passées au collège, c'est là qu'ils sont devenus amis. Cela semble si lointain. Depuis, Joël est devenu facteur et Sylvain a choisi l'informatique. Avec mon Mathias, ils formaient une espèce de club des Quatre. Souvent ils se retrouvaient pour une soirée entre hommes, dans un pub. Ils buvaient un verre, écoutaient de la musique, discutaient de tout et de rien.

Pendant que Jack comptait sur ses doigts, Landy reprit la veuve :

– Vous avez dit « quatre ». Je n'en dénombre que trois. Joël... Mulain vous confirmez ? Sylvain, c'est Deray ? Et il y avait votre mari. Il en manque un.

Elle acquiesça et eut un reniflement d'émotion.

– Christian Reisse. Il était comptable, un garçon si gentil. Il a trouvé la mort dans un accident de moto, l'année dernière. Ce décès les avait beaucoup affectés tous les trois. Christian n'était pas riche mais le peu qu'il possédait avait été partagé entre ses amis. D'ailleurs c'est Sylvain qui avait eu son marque-page et sa collection de disques des années soixante. Oh, mais je vous ennuie avec cela.

– Pas du tout, au contraire, la rassura Jack et Landy acquiesça. Ce marque-page est une véritable rareté. Il proviendrait de l'île Maurice à ce qu'on m'a dit ?

Le visage de la jeune veuve refléta une certaine indifférence.

– Je n'en sais rien du tout. C'est Christian qui avait déniché ça dans un salon du livre. Il avait trouvé cette horreur tellement kitsch . Il en avait ramené plusieurs exemplaires en disant : « Ce sera notre signe de ralliement ». (Elle eut un sourire larmoyant.) J'ai une photo où on les voit tous les quatre en train de parader avec ce bout de carton à la main.

– Vous avez une photo des quatre amis ? s'étonna Landy qui chercha dans ses souvenirs. Je suis certain de ne pas l'avoir aperçue chez vous quand je suis passé vous apprendre la mort de votre mari. Elle ne se trouve pas quelque part exposée sur un meuble ou accrochée à un mur ?

– Certainement pas, elle est affreuse. Ma fille l'a trouvée amusante et l'a mise dans son coffre à jouets. Je l'ai laissée faire.

– On pourrait vous l'emprunter ? Je vous promets de vous la restituer très vite.

Madame Garini n'hésita pas.

– Bien entendu. A condition que ma fille accepte de vous la prêter ! Vous savez comment sont les enfants parfois ; il arrive que ma Lilou fasse des caprices.

Landy désigna Jack d'un coup de menton.

– Ne vous inquiétez pas, mon adjoint est un fin diplomate. Il saura se débrouiller avec votre fille. Vous êtes venue en voiture ?

– Non, en taxi. Je ne conduis pas, je n'ai pas le permis.

– Alors Jack va vous ramener. Je vous dis « au revoir », madame Garini, et je vous promets que dès que l'assassin de votre mari aura été arrêté, vous en serez informée.

Une heure ne s'était pas écoulée que Jack revenait et déposait la photo entre les mains de son supérieur. Celui-ci éprouva un certain soulagement. Tous les protagonistes de cette enquête étaient réunis sur ce bout de papier ; si l'on exceptait Christian Reisse décédé avant le début des événements. Les policiers détenaient enfin une partie des réponses aux questions qu'ils n'avaient cessées de se poser depuis une semaine.

– On aurait gagné du temps si on l'avait trouvée la dernière fois.

– Oui, chef, mais effectuer une perquisition dans un coffre à jouets ce n'était pas évident.

Tandis que Jack retirait son blouson Landy lui lança un regard dubitatif. Diplomate, Jack ? C'était bien la dernière des qualités qu'il lui aurait octroyées mais, après tout, pourquoi pas ?

– Il vous a fallu longtemps pour convaincre la gamine ?

Tout en arborant un air blasé, Jack lâcha :

– Trente secondes.

– Trente sec... , Landy faillit s'étrangler de surprise : Vous lui avez dit quoi ?

– J'ai pas dit « quoi », grommela Jack, j'ai dit : combien ?

Landy fut horrifié par sa réponse.

– Ah non ! Ça ne marche pas comme ça les gosses, c'est affreux !

– Ouais, vous avez raison : les gosses sont affreux. C'est pour ça que je ne suis pas pressé d'en avoir.

Landy hésita mais la curiosité fut la plus forte.

– Et c'était combien ?

– Un billet de cinquante.

Landy faillit partir d'un grand éclat de rire mais, heureusement, il parvint à se retenir.

– Vous êtes le plus fin diplomate que je connaisse, Jack. (Puis, retrouvant son sérieux, il tapota du doigt deux hommes côte à côte sur la photo.) Regardez ça ! Deray et Garini, un vrai

couple d'inséparables ! Quand je pense que le fils Deray m'avait affirmé que le nom de Garini lui était inconnu. Un sacré menteur, ce type ! Il va falloir le manipuler avec précaution si on ne veut pas qu'il nous mène encore en bateau.

Jack apprécia de voir son supérieur déborder d'énergie. Exit la demande de mutation et c'était tant mieux ! Grâce à son ancienneté, Ben le grincheux aurait pu hériter de la place et devenir son supérieur.

Quelle idée vraiment pourrie !

Oui, il valait mieux ne pas y penser.

Jack préféra vite revenir à l'instant présent. Il attrapa son blouson, qu'il venait à peine d'enlever et dégaina sa paire de menottes qu'il fit tinter :

– Je vais le cueillir, chef et ce soir, cette enquête sera finie, achevée, terminée ! Profitez-en pour vous reposer, buvez votre café, faites une petite sieste dans votre fauteuil et, dans une heure, je vous le ramène menotté et accolé à une triple inculpation de meurtre.

Landy arrêta son adjoint d'un geste de la main qui lui tira une grimace de douleur.

– Non, surtout pas. (Landy n'avait pas oublié l'échange qu'il avait eu la veille avec Deray. Le sang-froid de l'informaticien l'avait impressionné.) Cela fait bientôt cinq jours qu'il nous balade de cadavre en cadavre, on ne doit lui laisser aucune chance de s'en tirer. Vous comprenez ?

Jack regarda son supérieur sortir sa boîte d'anti-douleurs et avaler deux comprimés avec un peu de café. Ce fut à son tour de faire la grimace.

– J'essaie, chef. Alors on fait quoi ?

– Dites à Ben de le convoquer cet après-midi et pendant que je « bavarderai » avec ce cher monsieur Deray, vous irez avec Ben, Elsa et Kamel, fouiller sa maison de fond en comble. Mettez tout sens dessus dessous, arrachez la moquette, le papier peint, soulevez chaque latte du plancher, démontez les meubles vis après vis, mais ramenez-moi de quoi le mettre en tôle jusqu'à la fin de ses jours. On est d'accord ?

– Totalement, chef ! acquiesça Jack, soulagé à l'idée de passer enfin à l'action.

– Allez voir Ben pour l'avertir de nos préparatifs et prévenez aussi Elsa et Kamel. Ensuite, vous viendrez me retrouver chez Hélios et Tina. Aujourd'hui, je vous offre le déjeuner.

Un peu plus tard, Jack et Landy se retrouvèrent installés à leur table habituelle. Son ventre débordant toujours aussi largement par-dessus sa ceinture, Hélios prit leur commande.

– Un steak saignant, une escalope milanaise et pour les boissons c'est comme d'hab ! Je vous apporte ça vite fait. Sylvère, ton blouson sur la banquette est mal plié. Tu veux bien faire un petit effort pour moi ?

Landy rabattit une manche de sa veste sur son arme et Hélios repartit vers sa cuisine.

La main devant la bouche Jack tentait de cacher un bâillement qui s'éternisait. La semaine avait été longue, difficile ; il en avait compté chaque heure, presque chaque minute.

– J'en peux plus. La direction pourrait nous offrir des congés après ces journées et ces nuits passées à ramasser des cadavres, à se geler aux enterrements, à risquer ma peau pour sauver la vôtre. Vous ne croyez pas ?

Landy préféra ne pas relever la tirade de son adjoint.

– Pour ma part, il me suffira de boucler cette enquête. Elle n'a que trop duré.

Jack acquiesça avec conviction. Autour de lui, les clients allaient et venaient, pressés de manger avant de regagner leur bureau ou leur boutique alors que Jack n'espérait qu'une seule chose : pouvoir dormir une heure ou deux pour récupérer.

– Votre femme sait que vous ne désirez pas d'enfants parce qu'ils sont affreux, Jack ? C'est un sujet que vous avez abordé avec elle, je suppose ?

Jack ne s'attendait pas à avoir ce genre de conversation avec son supérieur.

– Ah non, pas après deux ans de mariage seulement. On a le temps pour faire des mioches. Surtout qu'en voyant ceux des autres, on se dit qu'il faut réfléchir à deux fois avant de se lancer dans les problèmes.

– Les enfants font partie intégrante de la vie, c'est normal d'en avoir. Non ?

– Et c'est vous qui dites ça ? (Jack ricana.) Vous n'êtes même pas marié ! Quand vous serez enfin décidé à prendre femme et à faire des gosses, venez me voir, je pourrai vous donner des conseils vu que j'en aurai quelques-uns d'avance.

Pourquoi je l'ai branché là-dessus ? se reprocha Landy en se demandant comment changer de sujet. Mais Hélios arrivait, les bras chargés d'assiettes fumantes qu'il déposa devant les deux hommes, avant de repartir s'occuper d'autres clients.

Alors que Landy attaquait son steak Jack lui murmura :

– Vous avez repéré les deux jeunes assis au fond, chef ? Ils ont l'air franchement louche. On devrait en parler à Hélios, non ?

Landy se retourna pour jeter un coup d'oeil aux deux jeunes en question.

– Je vous le déconseille, Jack, ce sont ses neveux. Ils sont en vacances chez leur oncle.

– Ah bon ?

Landy resta la fourchette en l'air.

– Vous avez l'air déçu. Qu'est-ce qui vous arrive ?

– Eh bien ! Disons que je me sens un peu nerveux, à cause de ce qui nous attend tout à l'heure. Un moment de détente nous aurait fait du bien à tous les deux. Non ?

Tout en disant cela, Jack caressa les jointures de sa main droite encore couvertes de croûtes.
Landy n'en crut pas ses oreilles.

– Vous avez dit « détente », Jack ? C'est bien le mot que vous avez prononcé, j'ai bien entendu ? Décidément, on ne doit pas utiliser le même dictionnaire !